

---

## CONFERENCE BERTRAND BADIE

---

### Les nouveaux conflits ou la guerre des impuissants



Loin d'être un cercle de réflexion fermé, l'IEA a vocation d'inviter le public à rejoindre les débats et lui ouvre régulièrement les portes de son amphithéâtre autour de conférences sur des thématiques en résonance avec l'actualité et les travaux de recherche de ses résidents.

Ainsi en mars dernier, l'IEA recevait le politiste spécialiste des relations internationales et professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, Bertrand Badie, pour une conférence autour d'une nouvelle approche des conflits internationaux. Au lendemain des attentats de Bruxelles, cette rencontre a permis de mettre en lumière un certain nombre de questions comme celle de la mutation des conflits et de ses enjeux depuis le "modèle westphalien"<sup>1</sup> vers de nouvelles conflictualités en perte de sens.

Les guerres d'aujourd'hui sont-elles devenues le reflet de l'impuissance des Etats ? Restent-elles l'élément structurel du jeu international ? Peut-on s'approprier le conflit de l'autre ?

Autant de questions qui permettent de changer de regard sur le monde et d'interroger la mondialisation dans son essence belliqueuse.

---

<sup>1</sup> Modèle qui définit depuis 1648 les relations internationales et qui repose sur la souveraineté et la séparation des Etats

« **On ne peut pas raser la tête de quelqu'un en son absence** » (proverbe bambara)

« *Nous sommes en guerre* » déclarait notre premier ministre le 13 novembre dernier. Guerre contre Daesh et l'islamisme radical qui venait d'enlever la vie à 130 innocents. Depuis on a connu les attentats d'Ankara, de Bruxelles mais alors que se poursuivent les conflits au Moyen Orient, les enjeux des guerres se sont déplacés. Les guerres elles-mêmes ont muté et semblent ne plus recouvrir les mêmes contours. Comme le rappelle Bertrand Badie, l'usage persistant du mot "guerre" nous trompe alors même que les conflits n'ont rien d'identique aux conflits anciens nés du système westphalien qui repose sur le rapport de puissance des Etats comme seule ressource des relations internationales. Si ce système semble avoir muté, les violences internationales, elles, n'ont pas diminué. L'immobilisme de notre regard européen sur les guerres des autres comme étant nos propres guerres - il nous est en effet impensable d'appréhender ces guerres en dehors de notre culture - pose une question selon Bertrand Badie : peut-on réellement s'approprier le conflit de l'autre ?

L'Europe et plus largement les pays du Nord ont l'arrogance de leur hégémonie passée (et dépassée) et ont toujours conçu les relations internationales à partir du postulat qu'ils sont substituables à n'importe quel acteur. Mais aujourd'hui l'Europe n'est plus le centre de gravité des logiques de guerres. Les conflits se sont déplacés vers le sud et comme dit Bertrand Badie « *L'Europe n'est plus qu'une banlieue de la guerre* ». Les nouvelles conflictualités ont laissé place à ce que Badie appelle les "guerres de décomposition", elles-mêmes génératrices de sociétés guerrières menées par les "war lords". Derrière cette violence internationale s'expose non pas la puissance des pays mais leur impuissance. Nous sommes dans un conflit de faiblesses qui remet en question les quatre capacités de la guerre occidentale dans le système international : la capacité systémique (la guerre permet-elle encore de forger le système international ?), la capacité stratégique (pourquoi ne gagne-t-on plus les guerres ?), la capacité de différenciation (civils et militaires, même combat) et enfin la capacité politique et son manque de finalité et d'objectif précis.

« **L'Europe n'est plus qu'une banlieue de la guerre** »

- BERTRAND BADIE

« **War making, State making** »

Les guerres sont au centre des relations internationales et pire encore, elles deviennent l'élément constitutif du politique. C'est en faisant la guerre que les Etats se font, ce que l'historien et sociologue Charles Tilly appelait le "War making State making". La théorie de Tilly prolonge en cela l'idée hobbesienne d'un système international fondé sur la séparation des Etats souverains qui ne peut exister qu'à travers la guerre (ce que Raymond Aron appellera "guerre généralisée") et qui a engendré une "apothéose de la politique des puissances".

Tout cela est bien fini, le modèle westphalien n'est plus, la mondialisation est née et pourtant les conflits sont toujours au centre du jeu international. A la différence près que ces nouveaux conflits, ces "guerres de décomposition", sont aujourd'hui le reflet d'une impuissance caractérisée par un effondrement politique, national et socio-économique. La corrélation presque parfaite entre IDH<sup>2</sup> et conflictualisations

<sup>2</sup> IDH : Indice de développement humain

en est la preuve (il suffit pour cela d'observer les lieux des conflits : République Démocratique du Congo, Sierra Leone, Mali, Somalie, Afghanistan...).

Les "entrepreneurs de la violence" ont tout intérêt à maintenir les conflits, obligeant de fait les pays du Nord à intervenir. Chacun est ainsi maintenu dans son statut : les wars lords comme les anciens puissants. Là où avant les Etats sortaient renforcés des conflits, ils ressortent aujourd'hui affaiblis et prisonniers d'une guerre absurde. Les pays ne se battent plus au nom de leur puissance mais pour conserver leur rang.

### **« La guerre n'est plus un choc des Etats, c'est un choc des sociétés »**

La matrice du système de ces "guerres de décomposition" réside dans l'anéantissement des Etats. Les religions comme les croyances ne sont pas plus importantes dans les pays musulmans ou en Afrique, simplement elles se substituent à un Etat absent et deviennent de véritables emblèmes identitaires.

Ces "conflits de faiblesses" engendrent des "guerres rhizomes", c'est-à-dire des guerres qui se répandent n'importe où, au Bataclan à Paris, à Bruxelles, Ankara ou Istanbul.

*« Ceci est d'ailleurs la preuve que l'Islam n'est pas la source mais bien l'emblème »*, ajoute Bertrand Badie. Le résultat assez effroyable de cette mutation des conflits est qu'aujourd'hui la guerre est facteur de lien social. Et tant que les occidentaux continueront d'ignorer l'altérité, l'"entre soi", le jeu international sera avant tout un jeu social. Il faut donc selon Bertrand Badie favoriser la découverte de cette altérité et ne pas oublier que la Déclaration des Droits de l'Homme a été principalement signée par les pays du Nord et que le droit international est fondé sur le modèle hobbesien et occidental. De quoi réfléchir....

### **Et si la paix était possible ?**

La mondialisation a cru pouvoir passer outre les inégalités. Mais comme le souligne Bertrand Badie citant le sociologue Durkheim, *« il n'existe pas de jeu social sans un minimum d'intégration et pas d'intégration possible avec autant d'inégalités »*. La notion d'intégration durkheimienne est un des enjeux majeurs des nouvelles conflictualités. Nous avons atteint des seuils d'inégalités inimaginables encore hier, et amplifiés par le fait même que nous en ayons connaissance. Aujourd'hui le plus miséreux croise tous les jours le plus prospère. L'histoire de chacun continue mais reste prisonnière d'une inégalité systémique qui n'est pas le produit de sa propre histoire mais d'une histoire extérieure.

*« Si les puissances occidentales avaient le courage d'intégrer les nations faibles comme la bourgeoisie a intégré la classe ouvrière à la fin du 19eme siècle, cela coûterait cher à l'Occident mais lui offrirait la paix. »* conclut Badie.

Dans cette "tectonique des sociétés" où l'on mesure toute la complexité de conjuguer l'historicité des uns avec celle des autres, il ne nous reste plus qu'à croire comme Bertrand Badie au principe d'utilité. Personne n'a en effet d'intérêt à la généralisation du chaos, pas même les multinationales.

Ne reste plus qu'à espérer que le moment sera venu de considérer que la prolifération de cette violence internationale est plus coûteuse que bénéfique.